

— On trouve dans le *Tablet* un extrait d'une lettre datée de Rome, le 18 janvier, qui annonce que le Pape est sensiblement affligé de la misère de ses enfans chéris de l'Irlande, et qu'il a ordonné une retraite de trois jours dans l'église de *S. Andréa della Valle*. Le prédicateur italien est le célèbre P. Ventura ; le sermon français devait être prêché par Mgr. l'évêque de Montréal, et le sermon anglais par le docteur Cullen. Le montant des collections ne sera peut-être qu'une goutte d'eau dans l'océan de la misère d'Irlande ; cependant cela sera voir au clergé et au peuple de cet infortuné pays que le Pape et le peuple de Rome sympathisent à leurs souffrances ; une dame a envoyé pour la bonne cause au docteur Cullen une bague montée en diamant estimée à £100, en ajoutant : J'ai eu le singulier bonheur d'entendre le St. Père lui-même, le jour de l'Octave de l'Epiphanie, dans l'église de St. André, oh ! en vérité c'est un ange envoyé du ciel pour nous consoler !

— Un correspondant du *Tablet* rapporte que Pie IX avait manifesté son désir de prêcher dans l'église de St. Pierre où si elle ne pouvait contenir le peuple, dans la *piazza* place St. Pierre, mais les cardinaux craignaient que cela n'occasionnât quelque tumulte par l'affluence du peuple, l'en avait dissuadé. Cependant sa Sainteté a prêché, mais non pas dans l'église de St. Pierre, ni devant un nombreux auditoire. Le Père Ventura avait prêché pendant tout l'octave de l'Epiphanie dans l'église de St. André della valle, et mercredi le 13 où il courut le bruit que le Pape avait intention de donner la bénédiction dans cette église à la suite du sermon ; le clergé lui-même n'en sait pas plus long ; cependant après la récitation du rosaire et de quelques autres prières, la chaise verte du Père Ventura fut enlevée de sa plate-forme, et on substitua à sa place un voile de velours violet, et au grand étonnement de tout le monde, le St. Père parut sur la plate-forme. Ayant d'abord prié ceux qui étaient autour de lui de reculer la table qui est ordinairement placée devant le prédicateur, il donna sa bénédiction, et adressa au peuple un discours vraiment remarquable qu'il termina en leur recommandant deux *ricordi* ou résolutions, la première, de faire une remontrance à chaque fois qu'ils entendraient blasphémer le nom de Dieu ; la seconde d'affilibrer les passions par une stricte observance du jeûne du carême. Le correspondant finit en disant qu'il pense qu'on n'a entendu aucun sermon de la bouche d'un Pape depuis Léon XII et que la chose avait été tenue secrète, afin qu'il n'y eût pas une affluence extraordinaire, et que les pauvres ne fussent point déplacés pour faire place aux riches et aux grands seigneurs.

D'après ce que nous avons parcouru de nos journaux, il paraît que la famine va toujours en augmentant dans l'Irlande, et qu'elle sévit avec autant de fureur en Belgique comme nous le verrons plus bas ; la France elle-même en est attaquée en plusieurs endroits. On peut se faire une idée de ce que souffre l'Irlande par ce qui suit.

M. O'Connell dit dans un de ses discours : "Je ne puis penser qu'à une seule chose, et j'y pense le matin, le soir et la nuit : c'est la détresse effroyable du peuple. Abstraction faite de tout esprit de parti, de toute menée politique, j'entends, et je vois un peuple qui gémit et qui meurt de faim. Des réunions vont se tenir incessamment pour aviser aux moyens de soulager le peuple ; j'assisterai à tous ces meetings, et peut-être, d'ici à huit jours, pourrons-nous indiquer plus complètement ce qu'il conviendra de faire. Quant à moi, je demande qu'un emprunt de 40 millions soit ajouté à la dette nationale. On a bien payé 20 millions pour les nègres. (Applaudissements.) Il ne faut pas moins de 40 millions de livres sterlings (un milliard de francs)."

— Les journaux évaluent à trente par jour le chiffre des décès par suite de la famine. Ce chiffre est loin d'être exagéré : d'après les renseignements de toute l'Irlande, c'est trois cents qu'il faudrait dire ; et chaque jour la situation du peuple devient plus affreuse. Si le gouvernement ne fait pas quelque chose sur une vaste échelle, les conséquences seront terribles. J'ai intention d'être à Londres à l'ouverture du Parlement. Si l'on ne propose pas des mesures larges et bien combinées, je reviendrai en Irlande et je demanderai à toutes les paroisses de pétitionner pour qu'il soit accordé des secours capables de sauver le pays."

M. Moëa, avocat, ajoute : "Ces tristes détails ne sont que trop exacts. La mortalité est d'autant plus grande que, pour apaiser les tourments de la faim, une partie de la population est forcée de se nour-

rir de charogne, d'herbes marines et de racines crues, tous alimens qui engendrent de graves maladies ; aussi tout cette population meurt-elle à deux jours de distance du palais de la Reine. (Applaudissements.) Ce peuple qui succombe n'a qu'un seul cri à jeter à ses oppresseurs : "Laissez l'Irlande se gouverner elle-même ! Depuis quarante-sept ans, whigs et torys l'ont successivement gouvernée. De là tous ses maux. Où l'a déponné non-seulement de tous ses moyens d'existences, mais encore des ressources qu'elle eût pu mettre en réserve pour des cas aussi désespérés que la famine actuelle. Qu'a fait l'Angleterre ? Pour soulager tant de maux, elle a offert un emprunt mesquin... hypothéqué sur la terre même !"

— La famine en quelques endroits de la Flandre fait autant de ravages qu'en Irlande ; le curé de Meulebeke écrit que par le débrisement de l'ancienne industrie linière ses paroissiens sont tombés dans la plus affreuse misère ; sur une population de neuf mille âmes plus de quatre mille sont sans aucune ressource ; où les voit courir les champs en haillons et presque nus pour arracher de la terre gelée et sous la neige des navets à demi-pourris qui sont leur unique nourriture ; et ils se croient heureux s'ils peuvent tremper dans l'eau un misérable morceau de pain de seigle, et cette misère est encore aggravée par la rigueur de la saison et de la fièvre typhoïde qui sévit d'une manière horrible surtout dans la classe indigente. Une soule d'enfants n'ont plus ni père ni mère, ni foyers domestiques, ils se traînent de cabane en cabane dans le dénuement le plus complet, obligés de passer les nuits sous des hangars ou dans des granges, et si le matin leurs membres ne sont pas trop engourdis par le froid, ils reprennent leurs courses vagabondes.

— Nous donnerons dans le prochain numéro les noms des Cardinaux et évêques qui ont été promus dans le consistoire du 21 décembre, en attendant nous dirons que le *pallium* a été sollicité pour l'église archiépiscopale de l'Orégon en faveur de Mgr. François Norbert Blanchet.

— Nous apprenons par une lettre particulière que la chapelle de Pyke River, que dessert M. Leclair, a été la proie des flammes le 24 février. On n'a pu sauver que les vases sacrés et quelques ornemens, on croit que le feu a originé par le poêle de la sacristie.

— Nous lisons dans le *Propagateur Catholique*, l'article suivant, qui fait honneur non-seulement au R. P. Rey individuellement, mais encore à tous les aumôniers catholiques, qui tiennent constamment leur âme en état de paraître devant leur juge, car il est bien certain qu'il ne craint pas la mort, l'homme religieux qui se croit à la place où Dieu veut qu'il soit.

— Les différents journaux de l'Union se sont empressés de co-signer dans leurs colonnes les actions héroïques de nos braves au siège et à la prise de Monterey. Tous ont été loués comme ils le méritaient par la presse ; à l'exception cependant d'un des chapelains catholiques de l'armée, le P. Rey, le seul qui fut présent au siège, et cependant il a bien eu sa part de gloire dans cette mémorable journée.

— Un seul journal, du moins à notre connaissance, a rapporté, sur le témoignage de l'officier qui en avait été témoin, le trait suivant qui prouve que le P. Rey a fait preuve dans cette occasion d'un courage qui ne le cède en rien à celui des plus intrépides soldats.

— Au moment où le "bataillon de Baltimore" entrat dans la ville sous le feu d'une redoutable artillerie qui portait la mort dans les rangs de nos soldats, un officier d'ordonnance du général en chef rencontra le P. Rey qui s'avancait en hâte dans la rue que balayait le feu de l'ennemi. — Où allez-vous ainsi, s'écria l'officier en arrêtant le R. P. Rey, ne voyez-vous pas que vous courrez à une mort certaine ? — C'est possible, répondit avec calme et en souriant le P. Rey, mais j'appartiens au bataillon de Baltimore. Et s'avancant rapidement et avec résolution à travers les boulets et les balles qui sifflaient autour de lui, il courut donner aux blessés et aux mourants qui réclamaient son ministère, les secours et les consolations de la religion ; sans s'occuper du danger qu'il courrait lui-même.

— Certes, nous sommes loin de vouloir atténuer le mérite de nos bravés soldats. Mais il est facile, comparativement parlant, à un sol-